

## PDF hosted at the Radboud Repository of the Radboud University Nijmegen

The following full text is a publisher's version.

For additional information about this publication click this link.

<http://hdl.handle.net/2066/183269>

Please be advised that this information was generated on 2019-09-16 and may be subject to change.

## LES DEUX FACES DE PARIS : «LE PROMENEUR» D'ADRIAAN VAN DIS ENTRE SAINT-SULPICE ET LA COURNEUVE

---

«**P**aris est un pluriel. Et je ne sais toujours pas de quel Paris je suis épris. La ville en grand apparat qui bombe monumentalement le torse ou le Paris des villages? La ville à l'esprit de clocher dont les habitants ne regardent pas plus loin que le périph, ou la ville melting-pot où cohabitent cent langues et au moins autant de religions? (...) J'admire la mémoire artistique et littéraire de Paris, le passé me donne tous les jours une leçon. Et le présent: je reste vigilant face aux problèmes qu'engendre une telle métropole». C'est ainsi que l'auteur néerlandais Adriaan van Dis (° 1946) ouvre son *Abécédaire de Paris* (2004)<sup>1</sup>, qui est une véritable déclaration d'amour à la ville où il a élu domicile. Van Dis s'inscrit dans la grande tradition des écrivains qui considèrent Paris comme le centre de la république des lettres, mais il se montre aussi très conscient des tensions culturelles qui menacent cet idéal. Grand voyageur, Van Dis connaît bien les problèmes liés à la mondialisation et à l'immigration. Son dernier roman *Le Promeneur* est une œuvre engagée dans laquelle il s'interroge sur l'attitude que le citoyen occidental doit adopter dans une société multiculturelle.

*Le Promeneur* raconte l'histoire de monsieur Mulder, un Néerlandais d'une soixantaine d'années qui habite à Paris. Il est dépaysé et solitaire mais, à la différence de la plupart des immigrés, il dispose d'une fortune qui lui permet de vivre confortablement. Mulder sait bien que Paris connaît des quartiers chauds où gronde la révolte, mais ce monde lui paraît très lointain. Son attitude rappelle le poème *De Wandelaar* (Le Promeneur) de l'auteur expressionniste Martinus Nijhoff (1894-1953):

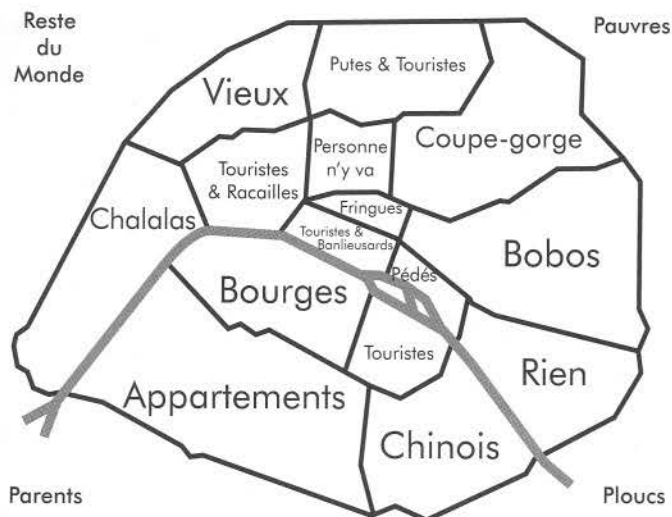


Le mur de l'École des Mines, photo M. Koffeman.

*Solitaire ma vie s'avance au long des rues,  
Au fil d'un paysage ou derrière une porte.  
Le sang ne coule plus à travers mes mains mortes,  
Muet mon cœur se ferme aux actes disparus.<sup>2</sup>*

Ce poème, qui date de 1916, est une sorte de manifeste de l'artiste moderniste qui se retranche dans sa tour d'ivoire, qui observe le monde en restant au-dessus de la mêlée. On pense aussi à la figure du flâneur qui est un grand *leitmotiv* dans la littérature française. Le roman de Van Dis se rattache à la lignée des œuvres dont Paris est non seulement le décor mais le protagoniste. Dans *Le Promeneur*, l'espace parisien est chargé de significations sociologiques et symboliques. Pour pouvoir les interpréter, il faudra d'abord localiser les lieux centraux du roman.

Dans *Le Promeneur*, les bâtiments et les rues ne sont pas appelés par leur nom. Ils constituent un amalgame de plusieurs lieux parisiens, ce qui leur donne un caractère archétypal. Le parc où Mulder se promène réfère plutôt au concept du jardin à la française qu'à un lieu particulier. Cependant, le lecteur qui connaît bien la géographie sociale de la ville comprendra que Mulder habite la rive gauche et plus précisément le sixième arrondissement. Même si celui-ci n'est pas tout à fait l'alter ego de son créateur, Van Dis a reconnu que son roman s'inspire de ses propres expériences en tant qu'étranger vivant dans le quartier Saint-Sulpice. À partir de ces indices, nous pouvons reconstruire le décor du roman, afin de montrer comment sa géographie enrichit sa signification, notamment à travers des références à d'autres textes littéraires.



Paris selon les Parisiens (voir [www.parijsblog.nl](http://www.parijsblog.nl)).

#### «LE CHIEN AVAIT TOUT VU»

Mulder considère l'espace urbain comme un texte, un système de signes: l'histoire et la sociologie de la ville sont inscrites dans le paysage urbain. Dès la première page du roman, nous le voyons longer une «vieille école d'architecture» dont le mur a été troué par des balles. C'est un élément récurrent dans les descriptions de ses promenades, avec l'église, le parc et la statue du maréchal. Ces *leitmotive* servent à souligner le caractère rituel des promenades de Mulder, mais ils ont aussi une signification plus profonde. La description de la statue correspond exactement à celle du maréchal Ney (avenue de l'Observatoire / boulevard Montparnasse). Le socle énumérant 34 faits d'armes en fait un *lieu de mémoire* par excellence. Cela vaut également pour le mur à trous qui semble avoir été inspiré par l'École des Mines (60, boulevard Saint-Michel) dont le mur a été endommagé pendant les deux Guerres Mondiales.

Comme les cicatrices n'ont pas été effacées, elles racontent aux passants les événements passés. Dans *Le Promeneur*, le bâtiment meurtri préfigure cet «autre Paris» que Mulder va découvrir petit à petit. La Ville lumière a toujours eu une face cachée qui est violente et obscure, comme le montre l'étude récente de Andrew Hussey, *L'Histoire cachée de Paris* (2008). Ce livre, qui offre une très bonne introduction à l'histoire et à la géographie sociales de Paris, aide à mieux comprendre le contexte du *Promeneur*. De la petite colonie romaine Lutetia à l'immense agglomération francilienne, l'histoire de Paris est rythmée par des mouvements d'expansion et d'exclusion: à chaque fois que Paris redéfinit ses limites, les plus pauvres sont rejetés en dehors des murs. De nos jours, c'est le boulevard périphérique qui forme une barrière entre la population aisée de Paris et les démunis de la banlieue.



Le jardin du Luxembourg, photo M. Koffeman.

En même temps, Paris *intra muros* connaît sa propre géographie sociale qui s'articule autour des oppositions bien connues entre est et ouest, rive droite et rive gauche. Chaque Parisien dispose d'une carte mentale qui attribue à chaque arrondissement un caractère stéréotypé. Il circule sur Internet un plan de «Paris selon les Parisiens» qui en est une démonstration amusante. Ce plan est intéressant parce qu'il prend en compte l'embourgeoisement récent des quartiers intellectuels et populaires: les V<sup>e</sup> et VI<sup>e</sup> arrondissements ne sont plus le domaine des étudiants et des hommes de lettres, mais celui des bourgeois et des touristes. De même, les bourgeois-bohèmes ont remplacé les ouvriers des XI<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup>.

Qu'est-ce que cela nous apprend sur le protagoniste du *Promeneur*? Le fait d'habiter dans le VI<sup>e</sup> arrondissement lui confère une aura d'intellectualité, mais surtout de richesse. Grâce à un héritage, il peut se permettre de vivre dans ce quartier où les librairies et les magasins de «saint-sulpicerie» (objets religieux) perdent du terrain au profit des magasins de luxe. Comme ses voisins de quartier, Mulder tient avant tout à vivre confortablement, «heureux comme Dieu en France». On comprend facilement pourquoi cet amateur d'ordre et de beauté se sent à l'aise dans son environnement: «Mulder se promenait avec son chien, s'arrêtant sous le toit vert clair d'un platane émondé en parasol. Il admirait les acrobaties des jardiniers qui, pilotant de longs sécateurs rotatifs, tondaient au rasoir des rangées de châtaigniers; inspectait les activités qu'on menait dans le verger du Sénat où on liait les branches bourgeonnantes selon un procédé immuable - déployées à plat comme un livre ouvert, en forme de triangle ou de menora. Ce qu'on n'obtenait pas des gens, la ville le réalisait dans ses parcs. La banlieue avait beau être en feu, personne, à Paris, ne marchait sur les pelouses. Rien n'était mieux surveillé, clôturé et soigné que celles-ci. Mulder n'avait d'yeux que pour ce qui était propre et impeccable» (p. 91).

Mulder préfère ne pas voir la misère des exclus, mais son parc devient beaucoup moins édénique à partir du moment où un balayeur sénégalais lui raconte qu'il y a trouvé un cadavre d'enfant. Ce genre de rencontre oblige Mulder à ouvrir les yeux, mais c'est surtout son chien



L'église Saint-Sulpice.

qui provoque un changement de perspective. Le roman ouvre sur la phrase «Le chien avait tout vu»: l'animal a été témoin d'un incendie qui a coûté la vie à plusieurs sans-papiers. Il se jette dans les bras de Mulder, que la police prend pour le propriétaire du chien. Désormais ils se promènent ensemble et le chien introduit son nouveau maître auprès des SDF et des sans-papiers. C'est ainsi que la ville change d'aspect. Mulder finit par rendre son chien à une des victimes de l'incendie, mais son attitude a changé pour de bon. La phrase finale («Il marchait seul, voyait tout, respirait tout») suggère que Mulder est lui-même devenu un chien. La permutation des rôles entre l'homme et l'animal est un des motifs récurrents du roman: «Tirant sur la laisse, le chien le faisait entrer dans un monde dont il n'avait pas la moindre idée. Il aurait préféré en être préservé - de tous ces calcs qui effleuraient ses mains douces, de toutes ces taches qui éclaboussaient ses vêtements immaculés, de la puanteur des habits. De ces dentures gâtées, de leur morve. Ça l'affectait, leurs histoires entraient en lui par effraction. Ce n'est pas le chien qui était en laisse, c'était lui» (pp. 41-42).

Mulder décide d'explorer la face obscure de la Ville lumière en se promenant dans les quartiers pauvres de Paris et dans la banlieue. Dans *Leeftocht*, un recueil de récits de voyage, Van Dis raconte ses excursions à La Courneuve, où il «sent la colère frémir dans le béton». Cette banlieue apparaît dans *Le Promeneur* comme un endroit désolé qui se transforme en un enfer brûlant lorsque la colère explose. Mais les beaux quartiers ne sont pas épargnés: Mulder y est témoin de voitures incendiées et de manifestations violentes.

Le schéma narratif du *Promeneur* rappelle *La Divine Comédie*: le chien, cet «ange poilu», est le Virgile qui guide Mulder dans sa descente aux enfers. L'animal réveille en lui la conscience morale: il l'encourage à s'engager en faveur des exclus. Mais le chien carbonisé qui tombe de l'immeuble en feu réfère aussi à l'ange déchu (Lucifer): c'est probablement lui qui a causé l'incendie. Il y a cette même dualité dans le personnage de Mulder, qui est déchiré entre son égoïsme et le désir de faire le bien. À la manière de Dante, Van Dis présente le voyage de son personnage principal comme une quête spirituelle. Au cours de ses pérégrinations, Mulder



Eugène Delacroix, *La Lutte de Jacob avec l'ange*, 1861, fresque dans la chapelle des Saints-Anges.

essaie de trouver «le meilleur de lui-même» et de redéfinir son attitude envers la foi. Il a de longues conversations avec le père Bruno qui travaille dans l'église de son quartier. Cet ancien missionnaire alcoolique ne paraît pas très respectable, mais il fait beaucoup pour aider les pauvres, entre autres en hébergeant des sans-papiers. La description de cette église comporte beaucoup d'éléments empruntés à Saint-Sulpice: la fontaine, le bénitier géant et surtout les deux tours inégales.

La construction de l'église Saint-Sulpice a duré de 1646 à 1788 et la tour sud n'a jamais été achevée. Dans *Le Promeneur*, cette image est un symbole du déchirement intérieur de Mulder, l'homme à deux faces. Dans une des tours, il vit une expérience quasi mystique quand les cloches commencent à sonner. Leur devise *Sona Bene Fac Bona* (sonne bien, fais le bien) apparaît comme un appel qui lui est adressé. En même temps, son scepticisme l'empêche de s'engager pleinement dans cette voie. Ce passage s'inspire de *La Lutte avec l'ange* de Jean-Paul Kauffmann, un roman qui raconte l'histoire de Saint-Sulpice et notamment de la fresque de Delacroix qui se trouve dans la chapelle des Saints-Anges.

Cette peinture est un intertexte important dans *Le Promeneur*, même si elle n'y est pas mentionnée. Van Dis y fait allusion vers la fin de son roman, quand Mulder rêve qu'il lutte avec père Bruno pour obtenir sa bénédiction. Le lendemain, il découvre qu'il a été frappé d'apoplexie. Ce rêve rappelle le récit biblique de Jacob, qui se prépare à retrouver son frère ennemi Esaü et lutte toute la nuit avec un inconnu qui finit par le bénir. Jacob reçoit alors le nom d'Israël, «car tu as lutté avec Dieu et avec des hommes, et tu as été vainqueur» (*Genèse 32*).

La question du nom est significative par rapport au *Promeneur*. Quand il adopte le chien, Mulder donne à la police un faux nom. C'est son alter ego Nicolas Martin, nommé d'après un héros de la Résistance et deux saints bienfaiteurs, qui va accomplir des bonnes œuvres à sa place. Ainsi, Van Dis souligne la crise d'identité du protagoniste. La lutte de Mulder avec l'ange est un combat intérieur entre le bien et le mal, la foi et le scepticisme, l'égoïsme et l'altruisme.

L'image des deux tours inégales, l'histoire de la lutte de Jacob avec l'ange, le conflit entre Mulder et Martin, le débat entre le prêtre catholique et l'incroyant: tous ces éléments concordent pour représenter le malaise du riche Européen vivant dans une métropole multiculturelle. Au début du roman, Mulder vit dans un univers bien ordonné, où les riches se croient séparés des pauvres par la logique implacable de la géographie sociale. En mettant ces frontières en question, l'auteur souligne la stratification complexe de l'espace urbain. D'après Van Dis, nous ne pouvons plus faire semblant d'ignorer l'existence de l'autre: il vit parmi nous et exige le droit de participer à notre société. *Le Promeneur* est un plaidoyer passionné pour l'engagement, sans pour autant prétendre avoir des réponses aux questions de notre temps. Au-delà du cadre très particulier du sixième arrondissement de Paris, le roman a une signification universelle: le Paris à double face, habité par des citoyens inquiets qui voudraient faire le bien mais ne savent pas comment s'y prendre, est le symbole de la civilisation occidentale en crise.

**Maaïke Koffeman**

Maître de conférences en littérature comparée à la *Radboud Universiteit* de Nimègue.  
m.koffeman@let.ru.nl

ADRIAAN VAN DIS, *Le Promeneur* (titre original: *De wandelaar*), traduit du néerlandais par Daniel Cunin, éditions Gallimard, Paris, 2008.

Voir *Septentrion*, XXXVII, n° 1, 2008, pp. 15-20.

---

**Notes :**

1. *Onder het zink. Un abécédaire de Paris* (Sous le zinc. Un abécédaire de Paris): voir *Septentrion*, XXXIV, n° 1, 2005, pp. 53-55 (extraits traduits du néerlandais par Daniel Cunin).
2. Extrait de la traduction parue dans *Septentrion*, XXIII, n° 4, 1994, p. 23 (poème traduit du néerlandais par L'Atelier de traduction à Paris, sous la direction de Philippe Noble).